

## **Extrait de l'ouvrage de David Gold, "After the Absolute"**

Traduit de l'américain par Luc Tertrain.

### Chapitre 4

#### **L'Absolu**

Je sortis de la camionnette et traversai la rue, dans le sillage d'Augie. Nous passâmes devant plusieurs maisons d'allure terne, noircies par des années de fumée d'usine, avant de marquer un temps d'arrêt devant les hautes marches en ciment du 1686 Marshall Street. Augie s'arrêta un moment et leva les yeux vers la maison haute et étroite, construite à flanc de coteau. Elle était d'une couleur gris acier qui se fondait quasiment à la perfection avec le ciel d'hiver de ce jour-là, et du haut de ses marches, elle semblait me scruter avec la solennité d'une cathédrale.

« Ça y ressemble pas franchement mais on appelle ça une maison, » dit Augie avec un petit rire, clairement réjoui de mon embarras apparent devant le tableau.

Soudain, il y eut un fracas du tonnerre et un grincement métallique qui sembla secouer le trottoir sous nos pieds. Je fis involontairement un petit bond en arrière et tournai brusquement la tête afin d'en repérer la source. Augie explosa d'un éclat de rire réjoui en me montrant les longues files de wagons de marchandises en cours d'accrochage à la gare de triage située à quelques pâtés de maisons plus loin.

« Tu devrais essayer de passer une nuit ici, à l'occasion, » dit-il, puis il gravit les marches. Je fixai la maison efflanquée et sinistre pendant quelques secondes avant de le suivre et je décidai que dormir ici était bien la dernière chose à laquelle j'avais envie de me risquer.

Nous passâmes devant la porte de devant et fîmes le tour jusqu'à un petit porche où étaient entreposés un vieux frigo et plusieurs pneus. Augie marqua un temps d'arrêt pour reprendre son souffle et martela lourdement la porte.

« Essayons toujours, » dit-il.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit lentement et un visage sévère apparut.

« Nom de Dieu, » rugit Rose, voyant qui c'était et ouvrant brusquement la porte en grand. « Avec ta façon de cogner à la porte, j'ai cru que c'était les flics ou bien le fisc. » Nous lançant un gros coup d'œil de connivence, il ajouta, « auquel cas, je serais peut-être plus riche. »

Puis il se fendit d'un sourire contagieux. « Entrez, entrez. »

Sitôt la porte refermée derrière nous, il me tendit sa main épaisse et musclée. « Content de te voir », dit-il. Sa poignée de main ferme, amicale et la chaleur de son ton firent fondre immédiatement ma nervosité et me laissèrent une brève sensation de bien-être.

Puis il se tourna vers Augie. « Tu es en retard, » dit-il en faisant un geste vers la pièce. « Tes invités de Cleveland sont là depuis plus d'une heure. »

J'étais si captivé par l'accueil de Rose que c'est seulement à ce moment que je fis attention à l'environnement. Nous étions dans une cuisine bourrée à craquer de gens assis autour d'une grande table en formica avec un assortiment de chaises dépareillées. Il y avait trois vieux frigos fraîchement repeints en une espèce de jaune pêche bizarre, et sur l'un des murs se trouvait un évier antédiluvien en porcelaine. La cuisinière à gaz avait deux brûleurs allumés sans rien de posé dessus et dans un coin se trouvait un énorme poêle à gaz marron, faisant des bulles et grinçant. Le seul mur non recouvert de plomberie et d'appareils comportait une grosse étagère artisanale où s'entassaient bouquins, papiers et matériels pour écrire.

« Bougez pas, » dit Rose, en disparaissant dans le vestibule. « Laissez-moi voir si je peux trouver deux chaises de plus. »

Pendant son absence Augie me présenta à la dizaine de personnes venant du groupe de Cleveland. Rose revint très vite avec un repose-pieds en chêne dans une main et une grande chaise-escabeau rouge dans l'autre.

« J'ai rien de mieux à vous offrir, » dit-il, en les poussant vers la table. Augie s'empara du repose-pieds et me laissa la chaise-escabeau, qui était inconfortable du fait de sa hauteur et n'avait pas d'accoudoirs. Je l'approchai de la table et tentai de reposer mes coudes sur celle-ci mais ils n'étaient pas à niveau. La table elle-même était couverte de stylos et de carnets à spirale, avec une vieille machine à écrire en métal. Mélangées aux papiers, il y avait un amoncellement de tasses et de cuillères, toutes dépareillées.

« Du thé ? », nous demanda Rose, prenant une bouilloire bosselée.

« Je veux bien, merci, » dis-je. Augie déclina l'offre et au lieu de ça il tira une maxibouteille de Pepsi light de sa veste en skaï.

Rose remplit la bouilloire d'eau et la plaça sur l'un des brûleurs déjà allumés. « Dis donc, Augie, » dit Rose, en montrant les gens rassemblés, « au moins, cette fois, tu m'as amené un groupe de gens plus valables que la dernière fois. Au moins, il ne semble pas y avoir de sorcières, dans le tas.

« Vous voulez à tout prix m'empêcher d'oublier ça, hein, » dit Augie en souriant. « Vous savez, si je les ai amenées, c'est seulement parce que... »

Rose ne fit pas attention à lui et s'adressa au reste du groupe. « Il y a quelques semaines, Augie se pointe à ma porte, l'air aussi fier que possible, avec deux bonnes femmes dépenaillées. Des peaux de bête.

Je l'envoie rechercher des gens sérieux et tout ce qui l'intéresse, c'est de faire du chiffre. Il croit que sa mission dans la vie, c'est de voir combien de peaux il pourra ramener à la maison du maître, » dit Rose en riant.

Quelques personnes froncèrent les sourcils du fait d'être comparées à des peaux de bêtes, mais Rose ne le remarqua pas ou n'en eut cure.

« Un look vraiment horrible, ces nanas. L'une d'elles avait des longs cheveux noirs qui lui pendaient en travers de la figure, ce qui était une bénédiction. Ce qu'il y a, c'est que de temps en temps elle penchait la tête en arrière et les cheveux se dégageaient de son visage. Dieu tout-puissant. C'était comme un rideau de scène s'ouvrant sur une tragédie grecque. » Tout le monde riait, Augie le plus fort.

« N'empêche, je vais vous dire, sitôt que ces femmes sont entrées dans la cuisine, j'ai noté une puissante odeur de soufre, » continua Rose, « et j'ai su tout de suite qu'elles étaient possédées. »

Il y eut quelques sourcils levés autour de la table. Rose parcourut du regard les visages et redirigea l'histoire vers l'un des sceptiques.

« Evidemment, dit-il, les psychiatres diraient qu'elles ne s'étaient pas lavées, ou qu'elles avaient mangé des allumettes, ou un truc comme ça. Mais cette fille-là, en particulier... Comment s'appelait-elle, bon sang ? »

« Leslie, » dit Augie.

« Ah voilà, c'est ça. C'est l'horreur, pour moi, les noms. Elle avait cet œil qui bougeait tout le temps – chacun de ses globes oculaires fonctionnait de manière indépendante. Toujours est-il que je voyais en permanence cette silhouette spectrale debout derrière elle. Donc je finis par lui dire, 'Ça vous embête si je vous pose une question personnelle ?' Et elle me dit, 'Non non, allez-y franco'. Et je lui demande, 'Avez-vous une entité qui se déplace avec vous ?' Elle me répond, 'Oh oui, j'en ai cinq.' »

En disant ça, Rose imitait sa voix aiguë d'une manière tellement comique que je me surpris moi-même à éclater de rire. Rose parcourut du regard l'assistance et adressa à moi-même le reste de l'histoire.

« Donc je lui demande, 'Ça vous embête de m'en montrer une ?' Et elle, qui me dit, 'Non, pas du tout,' en montrant directement cette ombre que je vois suspendue au-dessus de son épaule gauche. Tu aurais vu Augie, » dit Rose, en dessinant avec ses doigts deux gros cercles autour de ses yeux. « Ses globes oculaires ressemblaient à ça. »

Augie secoua la tête et rit. « Ce cirque qu'il y avait, à l'étage, cette nuit-là, » dit-il. « Ces deux femmes avaient la chambre au bout du couloir, et trois gars parmi nous dormaient dans la chambre du milieu. Personne ne voulait être près de la porte. Chaque fois que je me réveillais, les autres gars s'étaient glissés derrière moi, si bien que j'étais le plus proche de la porte. Je me levais alors avec mon sac de couchage et je me glissais à nouveau derrière eux. Avant même qu'il

fasse jour, on s'est tous retrouvés entassés dans le coin le plus éloigné, chacun dormant par dessus l'autre. »

Rose et Augie se remirent à rire, chacun y allant de son petit détail nouveau ici et là, de plus en plus hilare à chaque souvenir. Rose se tenait vraiment les côtes comme si elles lui faisaient mal. Pendant ce qui parut être un long moment, ils restèrent perdus dans leur hilarité, laissant chacun d'entre nous libre de retirer l'humeur que nous pouvions de cette situation. Elle me parut contagieuse mais la plupart des gens à table semblaient mal à l'aise. Quand finalement ils s'arrêtèrent de rire, la pièce fut silencieuse pendant un moment tandis que Rose et Augie toussaient et s'essuyaient les yeux.

« Vous savez, Monsieur Rose, » dit Augie, sa voix devenant plus sérieuse, « j'ai découvert plus tard que Leslie avait fait partie d'un mouvement contestataire qui avait posé une bombe et assassiné quelqu'un à l'Université du Wisconsin. »

« Dans ce cas, ça explique comment elle a ramassé les entités, » dit Rose avec à-propos. Ou alors elle les avait avant et c'est ce qui l'a entraînée dans l'effusion de sang. »

L'idée que les entités et la possession puissent être des phénomènes réels, et pas seulement des trucs pour films d'horreur, m'était totalement étrangère. J'avais envie que Rose donne des précisions mais j'éprouvais une gêne à lui poser des questions.

« Pourquoi est-ce que vous supportiez ça ? », demanda un petit rouquin du nom de Jérémie. « Je veux dire, pourquoi perdre votre temps avec des gens comme ça ? »

Rose lui adressa un sourire. « Qui suis-je pour le dire ? », dit-il. « C'est sûr que je préférerais travailler avec des gens plus sérieux, des gens qui sont déjà aux abords, des gens que je pourrais faire basculer dans quelque chose d'énorme. Mais je suis obligé de me dire que quiconque croise mon chemin le fait pour une raison, même si j'ignore quelle peut être cette raison. »

« Est-ce que vous parlez de votre philosophie avec tous ceux que vous connaissez, ou rencontrez, alors ? Dans les magasins ? Ou avec des voisins ? » insista Jérémie.

« Surtout pas, » répliqua Rose. La bouilloire commença à siffler et il l'enleva du feu. « Ici, à Benwood, les gens croient que je suis un gangster. Je fais tout pour. S'ils savaient que je suis un philosophe, ils ne me laisseraient pas une telle marge de manœuvre. »

Il prit une tasse ébréchée sur l'étagère pour mon thé et en examina l'intérieur. Apparemment mécontent de son état de propreté, il se dirigea vers l'évier pour aller la rincer.

« Vous ne pouvez pas agir de la même manière avec tout le monde, » dit-il. « Quand vous avez affaire à des péquenauds, vous vous contentez de sourire et de penser troupeau de vaches. » Il fit tomber un sachet de thé dans la tasse et y versa l'eau avec précaution.

« Merci, Monsieur Rose, » dis-je, tandis qu'il me la tendait, surpris de percevoir dans ma voix une fêlure. Quelque chose dans sa série de gestes simples m'avait ému, de façon inattendue.

« Des amateurs ? » dit-il en soulevant la bouilloire. Plusieurs personnes saisirent l'offre et Rose remplit de nouveau leur tasse avant de reposer la bouilloire sur le feu et de s'asseoir dans une vieille chaise à bascule en bois, du genre de celles qu'ont voit dans caves et les greniers, ou dans les très vieux bureaux. Il se pencha en arrière, bascula lentement, et sirota son thé. Puis il poursuivit le fil de sa pensée.

« Les gens ici me connaissent, moi et ma famille, depuis toujours. C'est mon grand-père qui a construit cette maison. Mon père a buté quelqu'un à quelques pâtés de maison d'ici. Votre village natal est en général le dernier endroit où l'on vous prendra au sérieux. Qu'est-ce qu'il est dit dans la Bible, de Jésus revenant dans son village ? Quelque chose à propos de l'impossibilité de faire de grandes choses à cause de l'incrédulité des habitants. C'est vrai. C'est comme ça que ça se passe. »

« Est-ce que vous vous comparez au Christ ? » demanda Jérémie. Son ton était provocateur et légèrement incrédule.

« Eh bien, c'est vrai qu'on ne sait pas grand chose à propos de l'homme, » dit Rose avec un sourire, « mais d'après ce que je peux lire dans la Bible je dirais que oui, il est probable qu'il a eu une expérience de l'Absolu. Qui est celle que j'ai vécue moi-même. »

« Mais, mais... le Christ était le fils de Dieu, » insista Jérémie.

« Comme nous tous – si nous voulions bien nous donner la peine de l'être. Si nous devenons ce que nous sommes réellement. Comme le dit Jésus, 'les œuvres que je fais, vous les ferez vous aussi, et plus encore.' »

« Ce que je veux dire, c'est que j'ai étudié la Bible et que... »

« La Bible, crois-moi, je l'ai vraiment parcourue de long en large. J'ai été en formation au séminaire pendant cinq ans, pour devenir prêtre. J'y suis entré à l'âge de douze ans et j'en suis sorti à dix-sept ans. Ce n'est plus possible, aujourd'hui, d'entrer au séminaire aussi jeune, mais à l'époque ils les prenaient dans leur jeune âge. Pendant un moment, j'ai trouvé ça beau là-bas. »

« Pourquoi en êtes-vous parti ? » demanda quelqu'un d'autre. Jérémie avait l'air énervé de ce changement de sujet.

« J'en suis parti parce que je n'arrivais pas à obtenir de réponses. Je les interrogeais à propos de quelque chose qui me préoccupait, comme par exemple l'origine du temps ou les limites de l'univers, et ils me disaient d'oublier ce genre de questions et de me contenter d'avoir la foi. Ils citaient alors Thomas d'Aquin : 'L'esprit fini ne peut percevoir l'esprit infini,' voilà ce qu'ils disaient. Ce qui, en définitive, s'avère vrai dans une certaine mesure. Mais ce que d'Aquin n'a jamais bien saisi, c'est que l'esprit fini peut devenir *moins fini*. »

« Toujours est-il que ces prêtres en ont eu assez de mes questions et qu'ils m'ont dit que je n'avais qu'à agir selon la volonté de Dieu comme l'Eglise l'avait décrété, ou quelque chose comme ça. Ils m'ont dit que le doute pourrait me conduire en Enfer. Ce que je veux dire, c'est que dès cette époque j'ai commencé à sentir l'absurdité manifeste de tout cela. Ici-bas, nous voici dotés d'une intelligence microscopique pour pouvoir fonctionner, et pourtant Dieu est prêt à nous damner pour l'éternité si nous ne sommes pas capables de deviner ce qu'il attend de nous – et Il ne dit rien ! »

« Et donc, » dit Rose par-dessus l'éclat de rire, « j'ai rejeté tout ça. »

« Monsieur Rose, » dit Augie, « ne pensez-vous pas qu'il est inhabituel, quand même, d'être aussi curieux à propos de la religion et de la philosophie comme vous l'étiez à cet âge-là ? »

« Peut-être, je ne sais pas. Cela tient en partie à ma mère, qui était une catholique fervente. Elle m'avait convaincu que les prêtres s'adressaient directement à Dieu. La chose m'intriguait. Mais même en tant que tout jeune enfant, j'avais une certaine curiosité. Un de mes tout premiers souvenirs est la fois où j'avais copié je ne sais combien de fois sur un bout de papier la formule : 'Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.' »

« Pensez-vous que votre intérêt précoce pour ces choses est ce qui a finalement provoqué votre expérience d'Eveil ? » demanda Augie.

« Oh, je ne sais pas, c'est possible. » Rose eut un sourire espiègle. « Ça, et le fait de surprendre ma fiancée au lit avec une lesbienne. » Il y eut quelques éclats de rires dispersés et hésitants, sauf Augie, qui se mit à hurler. Rose prit une gorgée de thé.

« Je ne comprends pas, » dit Jérémie, avec un air complètement perplexe.

Rose lui fit un sourire et marqua un temps d'arrêt avant de répondre, comme pour décider de l'endroit par où commencer, ou de combien en raconter.

« Quand j'avais entre vingt et trente ans, je m'imposais un mode de vie très ascétique, » dit-il finalement. « J'avais décidé de faire de mon corps un laboratoire, au lieu d'une fosse d'aisance. Je faisais du yoga et je ne mangeais plus de viande. Je méditais pendant des heures. Je changeais de boulot tous les six mois pour éviter que mon cerveau ne se pétrifie. Je n'avais aucun attachement, rien susceptible de me retenir. Si mon intuition me disait que quelque chose pourrait m'être éventuellement bénéfique, je tentais ma chance.

« Et le plus important, je crois, pour ma découverte finale, a été le célibat. Entre l'âge de vingt et un et vingt-huit ans, j'ai été totalement célibataire. J'étais célibataire parce que mon intuition me disait que cela valait le coup d'essayer et parce que tous les gens dont j'avais lu qu'ils avaient achevé quoi que ce soit d'une nature spirituelle avaient suivi un plan de rétention énergétique – ils étaient célibataires. Aujourd'hui, il y a un début de preuve scientifique qui explique pourquoi ça marche. La découverte des prostaglandines et de la

sérotonine, par exemple – ce sont les graines du génie. Mais avant ce moment-là, ce n'était qu'une intuition et une aspiration à essayer tout ce qui pourrait m'aider à devenir un être spirituel. Le célibat semblait être quelque chose de logique, tout simplement, et je n'aimais pas me sentir alpagué. »

Je regardais autour de la table et ressentis l'embarras que tout le monde éprouvait sur ce sujet. Personne parmi nous n'aimait entendre dire que le célibat était une composante importante du chemin. Tout mais pas ça.

Rose prit une gorgée de thé avant de continuer. « Mais quand j'ai eu vingt-huit ans, j'ai fait mon bilan personnel et j'ai dû me rendre à l'évidence que même si j'avais connu quelques belles expériences, je ne savais encore rien du tout. Je ne savais toujours pas qui j'étais ou ce qui allait m'arriver quand je mourrais. J'en ai alors conclu que j'avais gaspillé ma vie, avec ce truc de spiritualité. Je me suis dit que la meilleure chose à faire était d'oublier la recherche et de me limiter désormais à être au moins un bon bougre. Donc je me suis attaché à cette femme que j'avais connue à Seattle. Sa famille était riche et on s'entendait bien – au moins, elle appréciait ma poésie – donc je me suis dit que ce serait un assez bon parti. Je l'ai épousée et j'ai vécu de son argent. » Rose riait d'une manière contagieuse.

« Mais une fois sorti de là, je suis revenu à mes vieilles habitudes. Je faisais toujours un petit détour par la librairie pour lire des ouvrages ésotériques, où je finissais toujours dans une pause de yoga, à méditer. J'essayais d'oublier la recherche de la Vérité parce que j'étais convaincu que c'était une perte de temps mais j'étais trop avancé pour laisser tomber et continuer mon chemin. Je ne pouvais pas m'arrêter. J'étais *devenu* la recherche.

« Toujours est-il que je travaillais comme serveur au Tennis Club de Seattle. Elle avait un boulot de riveteuse sur les avions. On avait des horaires différents si bien qu'on n'arrivait pas à se voir beaucoup. Mais un jour, voilà que je me lève tôt et que je décide d'aller faire un saut chez elle, par surprise.

« Elle habitait au troisième étage d'une pension et sa chambre était juste en face des escaliers. Quand j'arrive en haut de l'escalier, j'entends des bruits bizarres venant de son appartement, et donc je colle mon oreille à la porte. J'entends sa voix, les ressorts grinçants du lit, et une voix plus grave.

« Je lève le poing pour frapper à la porte puis une meilleure idée me vient. Il n'y avait qu'un seul WC à l'étage, donc je décide de m'asseoir sur les marches et de les attendre. Ils finiraient bien par sortir et je verrais alors qui était le type.

« Bien évidemment, une heure après j'entends un bruit de grosses bottines de travail. Je me lève et la porte s'ouvre. Elle fait quelques pas dehors avec son amant. Sauf que ce n'était pas un homme. Son amant était une femme à cheveux courts, avec des jambes de rugbyman. »

Rose semblait amusé, à l'évocation de ce souvenir.

« Donc je reviens précipitamment à mon hôtel, en état de choc – j’avais une chambre pas chère juste au-dessus d’un restaurant japonais. Ensuite, comme vous le savez, je m’installe dans une posture bien droite avec les jambes et les pieds repliés dans une posture de yoga afin de méditer. Mais à peine ai-je commencé que quelque chose arrive.

« Ça a commencé par une douleur terrible juste en haut de la tête. Bon d’accord, j’avais déjà souffert auparavant, mais rien de comparable avec ça. Les larmes ruisselaient sur mon visage. J’avais l’impression que ma tête allait exploser, et je me suis dit, ‘Mon Dieu, je suis à presque cinq mille kilomètres de chez moi et voilà que je m’en vais.’ J’étais convaincu que j’allais mourir. Personne n’aurait pu ressentir une telle douleur et rester en vie. Je me souviens avoir eu la pensée que c’était une attaque et je m’inquiétais de savoir comment ma famille allait pouvoir faire ramener mon corps. Ils n’étaient pas assez riches pour faire convoier le corps d’un défunt à travers le pays. »

« Puis, au maximum de la douleur, je suis passé par la fenêtre. J’apercevais les montagnes de la Cascade depuis ma chambre d’hôtel et c’est là où je suis allé – par la fenêtre et droit vers ces montagnes aux sommets enneigés. J’étais conscient de voir les gens dans la rue, sauf que j’étais au-dessus d’eux. Je passais par-dessus les gens et puis après, par-dessus les montagnes et j’observais ceci comme si j’étais en avion. Puis, j’ai continué à m’éloigner jusqu’à ce que j’arrive à un ‘endroit’. Je ne dis pas où. Ce n’était ni les Cascades ni un quelconque endroit que je connaissais. Ce n’était pas sur Terre parce qu’il n’y avait pas de soleil, pas de ciel. Je suis simplement arrivé sur une hauteur, et c’était beau.

« A un certain point, je suis devenu conscient que je me trouvais dans un domaine causal - que j’en étais la cause, que, quel que soit ce que je pensais, cela devenait une réalité. Autrement dit, que je *faisais* les choses arriver, leur permettait d’être créées, simplement en les désirant ou en pensant à elles. La pensée m’a traversé alors comme quoi j’étais seul et que je voulais voir l’humanité – dans son ensemble. Et ainsi elle est apparue, toute l’humanité – quiconque avait déjà vécu et quiconque *vivrait* jamais – recouvrant une énorme montagne en dessous de moi, rampant les uns sur les autres comme des asticots, en essayant d’atteindre le sommet. J’avais conscience qu’ils étaient engagés dans une lutte dont la finalité était ultimement d’ordre spirituel mais que leur existence immédiate et leurs plaisirs étaient pathétiques. A ce stade, j’étais encore dans une sorte de forme astrale – restant encore attaché au corps et à ces gens – et donc, je ressentais un chagrin et une tristesse énormes pour leur lutte visiblement insensée.

« Je savais que si je le voulais, je pourrais reconnaître les individus, que je pourrais apercevoir n’importe quel homme ou femme ayant vécu ou devant vivre. Parce qu’une chose telle que le temps n’existait pas. Tous ces gens vivaient maintenant – peu importe l’heure terrestre correspondant à leur existence – et tout ce que j’avais à faire, c’était de les repérer, si je le voulais.

« Donc je me suis dit, si tout le monde se trouve là en bas, alors je dois y être moi aussi. Et en inspectant le tas d'asticots, j'ai vu que j'y étais – moi, Richard Rose. Je pouvais me voir moi-même luttant là-bas en bas, le petit homme, heureux au sein de son illusion. Je pouvais voir tout son cadre de vie.

« Et puis je me suis dit, 'Si c'est Richard Rose qui est là en bas, qui est-ce qui observe tout ceci ?' Soudain, j'ai réalisé que je n'étais pas uniquement mon moi individuel. J'étais la masse entière de l'humanité et l'Observateur observant tout ceci – j'étais Tout. Ceci m'a projeté dans une expérience indescriptible de ce que je peux seulement appeler 'Toute-choséité' ('Everythingness'). »

Rose fit une petite pause et regarda autour de la table. Quand il reprit la parole, sa voix semblait distante. « Il n'y a tout simplement aucun mot... aucune façon de parler de ce qui était... aucune façon de commencer à décrire le... » sa voix se brisa, » ... la *Totalité*. »

La pièce resta silencieuse tandis que Rose prit une gorgée de thé. « Et puis, alors que je faisais l'expérience de cette Toute-choséité, de cette Totalité, j'ai commencé à me demander, 'Si ceci est Tout, qu'est-ce alors que Rien ?' Parce que même si je me trouvais dans une dimension absolue, il y avait encore en moi les traces de mon esprit relatif, qui est toujours à la recherche de dualité, de termes opposés.

« Sitôt que la pensée de 'Rien' est apparue, j'ai commencé à sombrer. J'ai sombré à travers un vide et une noirceur incroyables. Et je me suis dit, 'Mon Dieu, ça y est. Je suis parti pour toujours.

« Mais non. A la fin du Néant, j'étais de retour sur Terre, dans ma chambre à Seattle.

« Et assez bizarrement, quelque chose était *conscient* du Néant que je ressentais et de la Toute-choséité dont je commandais la création. C'est pour ça que je dis qu'en dernière analyse, ce que vous êtes, c'est l'*Observateur*. Que ce qui est perçu, ce n'est jamais vous. Que c'est cela qui *voit*, qui est vous. »

La pièce était totalement silencieuse. Tout le monde le fixait du regard, beaucoup comme si c'était la première fois qu'ils le voyaient. Finalement, quelqu'un prit la parole.

« Comment faites-vous pour fonctionner *ici*, étant allé là où vous êtes allé et puis revenant là où vous êtes maintenant, de quelque endroit qu'il s'agisse ? » Le questionnant, un jeune homme prématurément chauve avec des yeux noirs tristes, cherchait ses mots. Rose hochait la tête de façon encourageante pour montrer qu'il avait compris.

« Je ne fais rien et en même temps tout se fait. Au moment du retour, tu es conscient de tes projections, de ressentir la beauté et tout ça, mais tu sais en permanence que ce n'est pas réel, que ce n'est rien. »

« Qu'est-ce que vous faites, alors, maintenant ? » demanda le garçon assis sur ma gauche, un jeune maigrichon à l'air studieux portant des lunettes de myope.

« Je ne suis pas sûr de comprendre ta question, » dit Rose. « Etre une personne fonctionnelle ne m'intéresse pas, si c'est ça que tu veux dire. Je fais un tas de choses mais je ne planifie rien. »

« Je veux dire, qu'est-ce que vous faites pour vivre ? »

Rose fit un geste avec les bras pour montrer ce qui l'entourait. « Tu appelles ça, *vivre* ? » Tout le monde éclata de rire. Je regardai Augie, pour voir, qui m'adressa une moue vaguement gênée.

« En fait, *ceci* est ce que je fais, » continua Rose. « C'est peut-être mon style particulier de vanité mais l'enseignement est ma seule raison de vivre. Si ce n'était pour le groupe, je serais sûrement dans une grotte quelque part, en train de marmonner pour moi-même. »

« Est-ce que la vie devient plus facile, après l'Eveil ? », demanda quelqu'un.

« Non, » dit Rose rapidement, « mais elle devient plus amusante. »

Il y eut à nouveau un gros éclat de rire général mais il m'était impossible de faire semblant de me joindre à eux. Des pensées et des émotions inédites s'éveillaient en moi et je ressentis le besoin d'être seul pendant quelques instants. Tout au long de la matinée, j'avais vu plusieurs personnes quitter la cuisine par une porte close intérieure, vraisemblablement pour aller aux toilettes, et donc je me levai et me dirigeai par là.

« En haut et au bout du couloir, » me lança Rose.

La porte donnait sur un petit couloir, et je fus saisi par une vague d'air froid tandis que je m'y engageais. C'était comme marcher à l'extérieur. Apparemment, la cuisine était la seule pièce chauffée dans la maison. La seule lumière dans le couloir provenait d'une lucarne au-dessus de la porte d'entrée à l'autre extrémité. Je passai rapidement devant plusieurs autres portes fermées, deux d'entre elles étant verrouillées avec un cadenas en acier, et j'escaladais les marches en bois nu, le bruit de mes pas résonnant dans l'obscurité glaciale.

Les portes des trois chambres du haut étaient ouvertes. La pièce en haut de l'escalier était la chambre des femmes, avec ses commodes et ses miroirs, et son lit bien fait. La pièce du milieu – meublée de simples matelas à même le sol, de boîtes en carton pleines de vêtements, et de cageots à oranges en guise de tables ; était à l'évidence occupée par la gent masculine. La troisième pièce était recouverte de posters psychédéliques et appartenait probablement au fils adolescent de Rose, James, dont Augie m'avait dit qu'il vivait encore avec Rose.

La salle de bains était plus chaude que le corridor grâce à un petit radiateur qui rougeoyait dans la pénombre. Une énorme baignoire à pieds de lion se tenait sur l'un des autres côtés, et au-dessus de la commode se trouvait une liste de recommandations destinées à faire de cette unique salle de bains communautaire un lieu à peu près vivable et fonctionnel. J'en pris connaissance tandis que je me trouvais là. L'initiale « R » était apposée en bas de la liste. Tandis que je me

lavais les mains je jetai un coup d'œil à mon visage dans le vieux miroir déformé au-dessus de l'évier. Collé sur le haut du miroir, il y avait un morceau de papier avec marqué dessus, en lettres capitales : « Qu'est-ce que ton vrai visage » ?

Je scrutai un moment le reflet de mon visage derrière les mots puis je secouai la tête, avec une espèce de frisson, et me précipitai à l'extérieur, en refermant la porte derrière moi.

En haut des marches, j'entendis le son assourdi de la voix de Rose suivi par des éclats de rire, dont le sien. Comme un enfant se sentant coupable, je me surpris inquiet à l'idée qu'ils se moquaient peut-être de moi. Je renonçai à essayer de saisir ce qui se disait, et tandis que j'étais là debout dans le corridor aveugle et froid, je me sentis accablé par un bizarre sentiment de tristesse. J'étais submergé par un incroyable sentiment de nostalgie, un irrépressible sentiment de dépossession et de nostalgie. J'avais envie d'être chez moi. Je m'imaginai près d'un bon feu avec dans l'air l'odeur des plats cuisinés par ma mère, mais la tristesse devenait plus profonde parce que d'une certaine façon, ce n'était pas ça. Ce n'était pas chez moi. Mes genoux commencèrent à vaciller dans le froid et l'émotion. Je ne m'étais jamais senti aussi seul et paumé. Je m'assis lourdement au milieu des escaliers et me mis à pleurer.

Au bout de quelques minutes, j'entendis la porte de la cuisine s'ouvrir et des bruits de pas dans le couloir. Je me remis debout d'un seul coup, me recomposai une contenance comme je pus et dévalai le reste des marches. Rose était là, dans le corridor.

« Attention aux engelures, » dit-il tandis que nous nous croisions.

Il avait commencé à ouvrir une des portes du corridor et j'étais presque revenu à la cuisine quand je me retournai et lui parlai.

« Monsieur Rose ? Pourrais-je vous parler une minute ? »

« Mais oui, mais oui, » dit-il, fouillant dans sa poche et en y extrayant un énorme trousseau de clés. Il ferma la porte qu'il avait commencé à ouvrir et me conduisit au lieu de cela au bout du couloir vers la pièce la plus proche de la cuisine, et en déverrouilla la porte.

« Entre », dit-il.

Cette pièce était encore plus encombrée que la cuisine. Un lit à sommier métallique, sans draps ni couverture, avec un matelas affaissé était relégué dans l'un des coins, recouvert de plusieurs vêtements posés à plat. Contre l'un des murs, il y avait une paire de meubles-classeurs métalliques noirs, l'un d'eux avec un tiroir ouvert. Je jetai un coup d'œil aux dossiers en papier kraft entassés à l'intérieur et je remarquai que chacun d'eux portait le nom d'une personne. Des boîtes en carton pleines de journaux et de coupures de magazine étaient poussées contre les murs, et l'armoire et les tables étaient couvertes de piles de livres et de brochures. Ce qui semblait être les pages manuscrites d'un livre en cours d'écriture étaient étalées sur un vieux bureau en bois.

Il enleva quelques papiers posés sur une paire de chaises en bois à dossier droit et plaça celles-ci l'une en face de l'autre au milieu de la pièce.

« C'est encore un peu le bazar, » dit-il sans complexe. « Ce n'était que mon cabinet de travail mais on est à court de place pour dormir et donc j'ai aussi déménagé ma chambre, ici. »

Je ressentis un soudain élan affectueux pour cet homme qui entassait toutes ses affaires dans un si petit endroit pour faire de la place à des étrangers.

« Est-ce que ces gens vous paient un loyer ? », demandai-je.

« Tout le monde donne dix dollars pour l'électricité et le chauffage, » dit-il en souriant. Pour autant qu'il y en a. »

Il fit un petit discours en me parlant des choses présentes dans la pièce. Le meuble-classeur, dit-il, était rempli de quarante ans de correspondance – chaque lettre qu'il pouvait avoir reçue, et des doubles au papier carbone pour toutes celles qu'il avait écrites. Certaines étaient des réponses à des annonces qu'il avait placées dans des magazines ésotériques, ou provenaient de gens qui avaient parcouru son livre, et j'appris qu'il ne lui était pas inhabituel de correspondre pendant des années avec des gens qu'il n'avait jamais rencontrés.

« Au fil des ans, j'ai pu attirer quelques personnes valables, » dit-il. « Je suppose que c'est lié à l'emplacement géographique. »

« Qu'en est-il, des gens qui vivent ici avec vous maintenant ? »

« Oh, pour eux ça va, je pense. Certains parmi eux sont peut-être sincères. Je ne suis pas là pour en juger. Ils ont franchi ma porte pour une raison ou une autre. Par la façon dont les choses arrivent, on peut dire que ce n'est pas un hasard. Mais une fois qu'ils disparaissent, apparemment c'est pour toujours. Il y en a peu qui restent en contact. Evidemment, il faut bien que chacun décolle un jour. C'est-à-dire, si jamais ils doivent avoir une sorte quelconque de réalisation spirituelle qui leur soit propre. » Il sourit. « S'ils ne partaient pas, je serais obligé de les flanquer à la porte. »

Il était temps pour moi de dire ce que j'avais en tête.

« Vous savez, Monsieur Rose, je ne sais pas comment décrire ça exactement, mais juste avant que je descende les escaliers et me retrouve nez à nez avec vous dans le couloir, j'ai été submergé par une espèce de mal du pays très puissant, ou quelque chose comme ça. Surgi de pratiquement nulle part. Je me sentais incroyablement triste et seul, et rien d'autre. »

Il sourit avec chaleur. « Le petit Davie te manque, » dit-il.

La simplicité enfantine de son expression correspondait parfaitement à mon humeur et je sentis les larmes monter à nouveau. « J'ai peur qu'en ne m'accrochant pas à lui, je le perde pour toujours, » dis-je.

« Laisse-le partir, » dit Rose de manière impassible. « C'est un poltron. »

Sa voix était encore chaude et paternelle, mais ses mots me firent l'effet d'une gifle. Je me sentis ragaillardi. Mon envie pressante de pleurer disparut complètement.

« Personne ne tient à abandonner ses petites illusions personnelles, » continua-t-il, « quel que soit leur caractère douloureux. La plupart de gens ne le font jamais. Ils n'y prêtent même jamais attention. A quelques uns, cependant – les chanceux – il arrive quelque chose qui fait qu'ils commencent à évoluer. Ils commencent à voir au travers de l'illusion juste assez pour que cela suscite leur curiosité. Donc ils commencent à l'investiguer puis encore un peu et ils commencent à voir que cette vie n'est pas du tout ce qu'elle semble être. Après ça, ils se rendent compte que la Vérité devient la seule chose qui compte. »

« Je ne sais pas si j'en suis là, » dis-je, encore piqué au vif d'avoir été traité de poltron.

« Il n'y a que toi pour le savoir, » dit Rose. « Je suis là pour parler à ceux qui se trouvent déjà sur la voie et qui cherchent de l'aide. Je ne m'en vais pas à l'extérieur rechercher des convertis. De fait, mes propres enfants n'ont aucun intérêt pour le spirituel. Je ne peux rien changer à cela, indépendamment du fait que ce soit ce que je leur souhaite le plus.

« Il y a deux ans, par exemple, ma fille Ruth était à la maison, de retour de la fac pour les vacances d'été. Je venais juste de finir la rédaction des *Ecrits Albigeois* et j'avais l'espoir qu'ils pourraient éveiller en elle quelque chose de spirituel si elle les lisait. Mais pour ça, il fallait que je les lui donne au bon moment et de la bonne façon. J'entre dans la cuisine un matin et je la vois devant l'évier, faisant la vaisselle du petit déjeuner. « Tu as remarqué comme l'évier est bas ? »

J'approuvai.

« Ma mère était une femme toute petite et mon père avait installé cet évier pour elle. En tout cas, donc, Ruth est là et je me dis que c'est peut-être le bon moment de lui faire la demande. Donc je lui passe le manuscrit en lui disant que j'aimerais bien avoir une réaction, pour savoir si ça valait le coup d'essayer de faire publier le truc. Ce qui était vrai, également. Son avis comptait pour moi – elle avait toujours été une fille brillante, sensible et intelligente. 'Bien sûr', me dit-elle.

« Quelques jours plus tard, je rentre du travail et je la vois assise devant la table de la cuisine avec le manuscrit ouvert devant elle, regardant fixement droit devant, comme si elle était en transe. Je suis resté debout un moment mais comme elle ne disait rien, j'ai pris simplement le manuscrit et j'ai tourné les talons.

« Je pensais qu'elle finirait par me dire ce qu'elle avait en tête mais une quinzaine de jours se passe et elle ne m'avait encore rien dit à propos du bouquin. Donc un jour, finalement, alors que nous étions seuls, je mets ça sur le tapis. 'Au fait, Ruth, je n'ai jamais eu l'occasion de te parler de mon livre. Qu'est-ce que tu en as pensé ?'

« Je n'oublierai jamais l'expression de son visage quand elle s'est retournée vers moi, presque en colère. Elle m'a regardé droit dans les yeux et elle m'a dit, 'Papa, je sais que tu es Dieu. Mais moi, j'ai des jeux qui m'attendent'.

« Je n'ai pas su quoi dire. » Rose resta silencieux. Il regardait dans ma direction et pourtant ses yeux semblaient non pas focalisés sur moi mais plutôt sur un point situé quelque part derrière moi.

« J' imagine que je suis dans le même bateau, » dis-je finalement. « Ce que je crains, en m'engageant dans ce travail, c'est de n'avoir jamais l'occasion de vivre tout ce que j'ai envie de faire dans la vie. »

Les yeux de Rose se refocalisèrent sur moi. « On a tous un jeu quelconque auquel on se sent obligé de jouer, » dit-il, « surtout quand on est jeune. On pense qu'on est unique et important, et que Dieu nous place ici pour qu'on s'amuse un maximum, vu l'amour immense qu'il nous porte. Mais c'est un piège. Nos vies ne sont rien de plus qu'une suite de distractions.

« Une des choses les plus difficiles à se débarrasser, pour les gens impliqués dans une démarche spirituelle, c'est la couardise – le fait de laisser les choses leur arriver parce que « Dieu veut que ça leur arrive ». Et tandis que tu te laisses fasciner par une quelconque lubie, tu es convaincu que 'ceci est important, ceci est mon destin, ceci est le vrai moi.' Mais une fois ton appétit rassasié, tu lèves les yeux en secouant la tête, et tu te demandes ce que c'était, qui t'a possédé. Toutes les vies se déroulent ainsi, évoluant d'une distraction et d'une déception à une autre, et jamais les gens ne se mettent au parfum – jusqu'à ce qu'il soit trop tard. »

Je le regardai fixement de manière inexpressive, à court de mots une fois encore.

Rose ne dit plus rien pendant un moment, lui aussi, puis il se leva. « Bon, on ferait mieux de retourner à la cuisine avant qu'Augie ne défonce encore une de mes chaises, » dit-il. « Il en a déjà deux sur son ardoise. Ce garçon a la légèreté d'un morse. »

Je suivis Rose au bout du couloir pas chauffé, passant devant les pièces qu'il avait abandonnées en faveur d'étrangers qui l'abandonneraient un jour et dans la cuisine, chaude, vibrante où Augie pérorait, riait et se balançait sur le vieux tabouret en chêne qui grinçait et gémissait, comme sur le point de se rompre d'un moment à l'autre.

« ...et donc le type commence à dire, 'Je n'ai pas à m'en aller. C'est une réunion publique et j'ai le droit de faire ce que je veux.' Monsieur Rose se contente de le regarder et il lui fait, 'Oh que si, vous allez

partir. Ça, c'est plus que décidé. La seule question, c'est de savoir si c'est par la porte, ou par la fenêtre...' »

\* \* \*